

PATRICK FORT

**LE FOULARD
ROUGE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions GALLIMARD

LE VOYAGE À WANNSEE, 2018

Aux Éditions ARCANE 17

APRÈS NOUS – *Celestino Alfonso – Groupe Manouchian (Prix Reconnaissance littéraire)*, 2016

Aux Éditions LE SOLITAIRE

LE SANG DES CHÂÎNES, 2009

LA LETTRE, 2011

TIERRA DE DOLOR, 2011

TAUROMAQUIA, 2013

DESTINS, 2015

Contributions

« À QUELQUES MINUTES PRÈS... » dans *FRANCO LA MUERTE*, Éditions Arcane 17, 2015

« ELS OMBRES DEL COLL DELS BELISTRES » dans *BRIGADISTES !*, Éditions du Caïman, 2016

« AU BAL MASQUÉ » dans *MORTELLES PRIMAIRES*, Éditions Arcane 17, 2016

« POUR JEANNETTE » dans *LA BATAILLE DU RAIL*, Éditions Don Quichotte, 2018

LE FOULARD ROUGE

PATRICK FORT

LE FOULARD
ROUGE

roman

nrf

GALLIMARD

À Magali
À la mémoire de Georgette Campistrous
et de Maurice Fort

*Souvenirs, oui, vous faites parfois un bruit plus pénétrant
que la réalité.
Vous connaissez mieux le chemin de notre oreille et de
notre cœur.*

JULES SUPERVIELLE
Boire à la source

PREMIÈRE PARTIE

GIOVANNI

*« J'aurai tout perdu quand tu m'auras oubliée.
Nous aurons tout perdu quand on nous aura oubliés.
Pour les jours qui ont défilé, pour le temps qui s'est
consumé et pour les souvenirs qui ont tissé un lien inal-
térable entre hier et aujourd'hui.
Ne les laissons pas nous voler notre mémoire »*

CONTIS

Mercredi 11 septembre 1996

14 heures

Les vagues s'échouaient sur le rivage, charriant des détritrus, du bois flotté et des coquillages. L'écume blanche se répandait en traînées frémissantes pour creuser dans le sable des sillons éphémères, effacés aussitôt par la force du ressac.

Puis, tout repartait vers la mer.

Le crachin n'avait pas cessé de tomber depuis le début de la matinée. L'humidité accentuait l'odeur entêtante d'iode et d'algues.

Seul le cri des mouettes rieuses, qui se laissaient porter par le vent, défiait l'océan.

Le mauvais temps avait découragé les promeneurs. Pourtant, un homme vêtu d'un ciré jaune, égaré dans cette étendue immense, arpentait la plage, luttant contre les rafales de vent. Son labrador venait de sortir de l'eau, une balle dans la gueule, pour la lâcher aussitôt par terre. Il s'ébroua puis se coucha sur le sol, les pattes en avant. Il se mit à aboyer pour encourager son maître à le rejoindre plus vite et jouer avec lui. Ce dernier, à grand-peine, avançait dans sa direction, tête baissée et dos courbé. Il s'arrêta

pour saluer un pêcheur. Fatigué d'attendre un poisson qui aujourd'hui ne viendrait pas, l'air contrarié, le visage crispé, il repliait ses cannes et rangeait avec minutie le matériel dans un grand fourreau.

L'infini se refusait au regard. La brume et l'embrun avaient déposé un voile opaque sur l'océan. Les rayons du soleil essayaient de percer à travers le ciel surchargé de nuages. Quand ils y parvenaient, une lumière chaude réchauffait les corps transis de froid. Elle obligeait à mettre la main devant les yeux pour ne pas être aveuglé par la réverbération.

Giovanni ignorait depuis combien de temps il se trouvait là, au pied de la dune.

Il n'avait eu ni l'envie ni la force de marcher plus loin.

Alors, il s'était assis sur ce tronc d'arbre, pour être un peu à l'abri des bourrasques.

Immobile, il fixait au loin un point imaginaire.

À ses pieds, son épagneul poussait des petits grognements. Il s'agaçait sur une bouteille en plastique qu'il avait dénichée à force de creuser dans le sable.

Giovanni l'observait avec mélancolie.

Pendant douze ans, il avait eu un chien, un épagneul également. Il l'avait baptisé « Toby ». Presque le même que celui qui se mettait maintenant à japper avec insistance. Blanc avec des taches orange. À sa mort, il avait eu tellement de chagrin qu'il s'était refusé à en prendre un autre. À la longue, il s'en était accommodé.

Puis, un jour, sur un coup de tête, après avoir vu une annonce affichée sur la porte de la boulangerie, il avait changé d'avis et il en avait adopté un autre. Comme il n'avait pas eu envie de se creuser la cervelle pour chercher quel nom lui donner, il l'avait également appelé Toby.

Sa présence le rassurait. Ce fidèle compagnon, affectueux et sociable, lui était devenu indispensable. Peut-être sa solitude était-elle, ainsi, plus vivable.

Il détourna son regard pour le porter à nouveau sur l'immensité de la mer.

Giovanni puisait dans le spectacle immuable de la nature la force de prendre cette décision qui chamboulerait son existence, ses interminables années d'un exil non pas imposé mais choisi.

Il respectait ses semblables, à condition qu'ils ne se préoccupent pas de lui. Il ne cherchait pas leur compagnie, c'était même plutôt l'inverse, mais, si jamais il les croisait, il se montrait toujours affable. Dix ans déjà qu'il avait posé ses valises dans ce village côtier.

Il s'entendait bien avec tout le monde.

Il lui arrivait même de s'arrêter prendre un verre au café du village et d'échanger quelques mots avec les habitués des lieux. Il était parvenu à tisser des liens d'amitié avec Robert et Henri.

Parfois, il y retrouvait également son voisin, Arsène.

Un célibataire endurci qui profitait de sa retraite pour s'adonner à temps complet à sa passion de toujours : la peinture. Giovanni passait souvent chez lui, à l'improviste. Il découvrait avec curiosité l'avancement des toiles qui envahissaient le salon dans un joyeux désordre. Des natures mortes, des paysages, des portraits. Arsène ne peignait pas « pour vendre son art ». Trop commun et vulgaire. « Uniquement pour moi », concluait-il sèchement quand Giovanni l'interrogeait à ce sujet. Silencieux, il aimait l'observer tandis qu'il donnait vie à ces surfaces immaculées qui se paraient de mille couleurs aux teintes différentes, disposées en touches sensibles, pleines de

fureur et de mouvement. « La lumière est toujours le plus important dans un tableau, lui expliquait Arsène. Tu as beau posséder la technique, être inspiré, si tu ne parviens pas à la capter, tout ce que tu peins ne servira à rien. »

Arsène rappelait à Giovanni son ami Giordano Stropolo qu'il avait connu en Espagne, pendant la guerre, au sein des Brigades internationales et du bataillon Garibaldi. Ils s'étaient retrouvés ensuite enfermés au camp de Gurs. Un artiste surdoué qui ne concevait pas l'art sans la révolution. « Créer est un acte de revendication qui nous permet de démontrer que nous sommes vivants et qu'ils ne nous ont pas vaincus », proclamait-il à longueur de journée à qui voulait bien l'entendre.

Giordano et tous les autres appartenaient désormais au passé. Quand Giovanni y songeait, il devenait nostalgique. Et toujours cette question lancinante : que restait-il de leur combat et de leurs idéaux ?

Sa vie désormais, ici, à Contis, se résumait à la mer, aux dunes, aux pins, à cette modeste maison plantée au milieu d'un terrain isolé de tout et achetée pour pas grand-chose à un ancien sylviculteur bien content de s'en débarrasser. La nature, ici, demeurait encore sauvage. Mais jusqu'à quand ? Les promoteurs immobiliers augmentaient la pression sur les élus avec des promesses de rentrées fiscales alléchantes que l'afflux de touristes ne manquerait pas d'apporter. Le profit, toujours et encore. Rien ne changerait donc jamais.

En sortant sur le perron, au loin, Giovanni distinguait le phare qui, planté à l'intérieur des terres, surplombait la mer et la forêt.

La nuit, il restait là, assis sur une chaise, à compter les éclats du code lumineux qui permettait aux marins

de l'identifier. Quatre en vingt-cinq secondes, sur une cadence de quatre, quatre, quatre et treize secondes. Lorsqu'il était angoissé ou qu'il avait du mal à trouver le sommeil, quand les cauchemars le réveillaient en pleine nuit, ce signal régulier que rien ne venait perturber l'apaisait. Il aimait observer ces rais de lumière qui déchiraient l'obscurité pour dévoiler les cimes des pins.

Giovanni avait appris à écouter le silence dont les bruissements imperceptibles n'avaient plus aucun secret pour lui.

Il lisait beaucoup.

Les livres qu'il dévorait s'entassaient dans toutes les pièces de sa maison en des amas multiformes recouverts de poussière. Il les considérait comme les gardiens de sa demeure. Il leur prêtait des pouvoirs secrets. Oui, les livres le protégeaient du monde tout en l'aidant à mieux le comprendre. Il s'en était ouvert un jour à la bouquiniste qui avait repris depuis peu une librairie d'occasions, située à une centaine de mètres de la plage. Loin de le prendre pour un fou, cette jeune fille frêle aux yeux verts et au regard mélancolique le comprenait parce qu'ils partageaient une passion commune. Depuis, une ou deux fois par semaine, il s'y arrêtait. Avec Aurélie, ils parlaient littérature, donnaient leur avis, se prodiguaient des conseils. Parfois, elle lui offrait même le thé. Elle se laissait aller alors à des confidences. Avec bienveillance, il l'écoutait lui raconter sa vie, ses amours déçues, une vie trop pesante qu'elle avait quittée du jour au lendemain pour venir se réfugier ici et dépenser ses quelques économies dans ce nouveau départ. Il se sentait proche d'elle. Il se retrouvait dans ses aveux. Mais il se gardait toujours de parler de lui.

Giovanni écrivait aussi. Quelques poèmes qui ne

valaient pas grand-chose et qu'il n'avait jamais osé soumettre à personne. Des quatrains, forme qu'il affectionnait entre toutes car elle exigeait la concision. Un jour, à Aurélie, oui, peut-être qu'il lui laisserait ces liasses. Après les avoir lues, elle lui rirait au nez sans aucun doute. Ou bien, pour ne pas le froisser, elle lui assurerait qu'elle avait trouvé ses textes intéressants.

Il avait songé à rédiger ses Mémoires pour abandonner assez vite cette idée saugrenue. Une vie parmi tant d'autres ne représentait aucun intérêt particulier. À bien y réfléchir, son existence avait été somme toute assez ordinaire. La guerre et la folie l'avaient poussé à effectuer certains choix. Mais il n'était pas un héros. D'autres, et ils étaient nombreux, méritaient d'être désignés ainsi.

Pas lui.

Quand une majorité hésitait ou fermait les yeux, il avait juste, à certains moments, pris des décisions.

En son âme et conscience.

Rien de plus.

Il pensait souvent au premier homme qu'il avait tué. Le 7 février 37, vers 17 heures, au cours de la bataille du Jarama, pas loin de Madrid. Lors d'une offensive, il s'était retrouvé projeté dans un trou creusé par un obus. Avec lui, un soldat marocain blessé à l'abdomen et qui hurlait pour que ses camarades viennent le sortir de là. C'était le Maure ou lui. Il lui avait logé une balle en pleine tête avec son Beretta. Il n'en avait jamais parlé à personne.

Pas un jour ne s'écoulait sans que Giovanni n'arpenne la forêt en long, en large et en travers, accompagné de Toby. Parfois, il s'y aventurait en fermant les yeux, se repérait en sollicitant sa mémoire, attentif au moindre bruit et enivré par les multiples odeurs.

Et cela suffisait à le rendre heureux.

Le bonheur était le royaume des plaisirs simples.

Alors, à quoi bon tout remettre en question ? Si longtemps après. Cela en valait-il vraiment la peine ? Le passé était le passé et le ressusciter ne servirait pas à grand-chose.

Depuis ce matin, tout volait en éclats. Les murs épais de ses certitudes obstinément acquises se lézardaient ; la structure bien cloisonnée de l'espace mental de Giovanni se fissurait et, pis, des idées folles se bouscuaient dans son crâne.

Se pouvait-il que Maylis soit encore vivante ? Comment avait-elle eu connaissance de son adresse ? Il y avait bien ce neveu éloigné qu'il n'avait pas revu depuis des années et qui, aux dernières nouvelles, vivait à Clermont-Ferrand. Elle l'avait peut-être contacté et ce dernier lui avait alors indiqué que son oncle habitait désormais à Contis, dans les Landes. Après quelques recherches, retrouver sa trace n'avait pas dû être si compliqué. Oui mais pourquoi ne se manifestait-elle que maintenant, après toutes ces années ?

Ici, même si tout le monde le connaissait, les Contissois ne savaient rien de lui. Un ancien brigadiste qui s'était engagé dans la Résistance, la belle affaire.

Il avait toujours pris le soin de tout dissimuler. Dans les moindres détails.

On l'avait bien questionné, mais il était toujours resté évasif sur les raisons qui l'avaient poussé à s'installer ici.

Au village, on avait découvert que le « nouveau venu » était d'origine italienne. À la mairie, il avait bien été obligé de donner son prénom et son nom pour effectuer les démarches administratives, lors de l'achat de sa maison. Et son accent n'avait trompé personne.

Une heure après, tout le monde était au courant. Dans les villages, les nouvelles circulent vite.

Puis, avec le temps, la curiosité s'atténua parce qu'on s'était habitué à lui. Giovanni Fontana, le mystérieux Italien surgit de nulle part, s'était fondu dans le paysage. Il avait rejoint cette communauté d'une centaine d'âmes qui l'avait accepté parmi les siens. Comme s'il avait toujours vécu ici.

À Contis, les habitants le surnommaient affectueusement « le rital ». Rien de bien original et puis, surtout, il avait connu bien pire. Un homme discret, un « taiseux » qui n'ennuyait jamais personne et sur lequel on savait pouvoir compter en cas de coup dur.

Lors de la violente galerne qui avait frappé la région, il avait proposé son aide. Sans y être obligé, il s'était démené, avec une ardeur et un dévouement qui en avaient surpris plus d'un. La solidarité n'était pas un vain mot pour lui. Giovanni était prêt à rendre service, à condition que l'on n'aille pas fourrer son nez dans ses affaires. « Chacun a ses secrets et il a bien le droit d'avoir les siens, après tout », répétaient les Contissois.

Depuis plusieurs heures, son cœur s'emballait et il ne parvenait pas à contrôler le tremblement de ses mains. Son médecin lui répétait à chacune de ses visites que sa santé était mauvaise, qu'elle se détériorait de jour en jour.

Il lui déblatérerait toujours le même discours. Giovanni haussait les épaules, soupirait, un sourire discret à la commissure des lèvres. Il écoutait le sermon que ce jeune docteur lui rabâchait. Il feignait de s'y intéresser ou alors il se persuadait que le docteur Labadie parlait de quelqu'un d'autre.

« Les résultats du dernier électrocardiogramme ne sont pas bons. Je ne comprends pas qu'à l'hôpital, ils ne vous aient pas gardé pour des examens complémentaires... Et que dire de votre prise de sang ? Exemple dans le pire. Tous les marqueurs sont dans le rouge. Prenez le traitement que je vous ai prescrit, ménagez-vous et changez d'hygiène de vie.

— Je passe mon temps à ça.

— Ne me prenez pas pour un âne !

— Je ne me le permettrais pas.

— Vous allez avoir soixante-dix-neuf ans. Vous n'êtes plus un jeune homme. Que cela vous plaise ou non. Et arrêtez de fumer une fois pour toute ! Je ne sais pas en quelle langue je dois vous le dire ! En italien, j'aurais peut-être une chance ? Continuez comme ça, monsieur Giovanni Fontana, et vous ne ferez pas de vieux os ! Vous me dites toujours "oui docteur" mais au final rien ne change ! Je me demande comment vous êtes encore là.

— Ne plus fumer à mon âge, cela ne servirait pas à grand-chose. Vous ne croyez pas ? Le mal est fait. Alors laissez-moi s'il vous plaît profiter de ce dernier plaisir. Gardez vos leçons pour d'autres. Pas besoin d'avoir suivi des études de médecine pour savoir que c'est toujours le cœur qui lâche en dernier. Quand c'est l'heure de partir, c'est l'heure. Et pour le reste, si vous saviez, j'en ai vu d'autres.

— Moi, votre passé je m'en contrefous. Ce qui me préoccupe c'est le présent ! Je suis responsable de votre santé. Ce n'est pas une mince affaire avec un énergumène de votre trempe. Je rédige une énième ordonnance. Si cela sert encore à quelque chose. Revenez me voir dans un mois. Je ne sais plus comment me comporter avec vous.

Vous n'écoutez jamais rien. Une vraie tête de mule. Vous êtes un idiot irrécupérable.

— Docteur, sans le savoir, vous venez de résumer ma vie. »

Aujourd'hui, les conseils de son médecin, il regrettait de ne pas les avoir suivis scrupuleusement. Son corps encaisserait peut-être mieux le coup reçu s'il y avait accordé plus d'importance. Son palpitant cogne à grande allure dans sa poitrine, une douleur aiguë, lancinante dans le bras gauche, une enclume qui lui martèle les tempes. Et pour ne rien arranger, il respire avec difficulté, cherchant l'air à pleins poumons.

La faute à cette foutue lettre, qui était arrivée aujourd'hui.

Le facteur l'avait déposée dans la boîte en fer qu'il avait fixée sur un piquet planté dans le sable. Elle attendait du courrier qu'il recevait rarement. Lorsque la camionnette de la poste s'était arrêtée devant chez lui, il avait été surpris. Plutôt inhabituel. Intrigué, il s'était précipité pour s'emparer de l'enveloppe. Il l'avait retournée dans tous les sens. Pas d'erreur possible sur le destinataire : elle était bien à son nom. Son contenu, une simple feuille à carreaux arrachée d'un cahier à spirale, était désormais là, plié en quatre dans la poche intérieure de son ciré.

Il s'était usé les yeux à la relire, à dévorer chacun des mots qui la composaient. Même lorsque sa vue s'était brouillée, il avait continué. L'écriture était ferme, déterminée, légèrement inclinée vers la droite.

Il devinait comme une douce tristesse résignée dans ces phrases qu'une main féminine avait tracées avec délicatesse.

Giovanni,

J'aurai tout perdu quand tu m'auras oubliée.

Nous aurons tout perdu quand on nous aura oubliés.

Pour les jours qui ont défilé, pour le temps qui s'est consumé et pour les souvenirs qui ont tissé un lien inaltérable entre hier et aujourd'hui.

Ne les laissons pas nous voler notre mémoire.

C'est le seul et dernier bien qu'il nous reste.

Retrouve-moi à Gurs.

Essaie d'être là vite.

Je ne sais pas encore pendant combien de temps je pourrai dissimuler ce que j'ai découvert.

J'ai peur.

Chaque minute, désormais, compte.

Avant de partir, téléphone à Jean Casaubon pour lui donner le jour et l'heure de ton arrivée. Je poste la lettre ce lundi, tu devrais la recevoir mercredi. Alors essaie d'être là jeudi.

Ne lui dis rien d'autre. Il est au courant. Il habite juste à côté du camp, à deux pas du cimetière de Gurs. Il me préviendra et je te rejoindrai. Son numéro est le 59 12 27 07. Tu peux lui accorder ta confiance. C'est un ami.

Tu dois te poser mille questions. Sois rassuré : tu auras les réponses.

Sache juste que j'ai trouvé le responsable du malheur de nos vies.

Apporte une arme si tu en possèdes une.

Sinon, nous nous débrouillerons bien d'une façon ou d'une autre pour que le traître paye sa dette.

N'oublie surtout pas que le temps n'effacera jamais rien.

MAYLIS

Giovanni se leva enfin. Il respirait un peu mieux depuis qu'il avait pris sa décision. Elle s'était imposée

d'elle-même. Comment refuser l'appel de cette femme, la seule qui avait compté et qu'il avait aimée ?

Il s'étira lentement et huma l'air marin pour se donner du courage.

La pluie avait cessé. Les nuages s'éloignaient. Le soleil réapparaissait.

Son cœur retrouvait un rythme plus lent. Les battements étaient devenus plus réguliers. La douleur vive qu'il avait ressentie jusqu'à présent dans son bras gauche s'estompait.

Son épagneul mordillait les lacets de ses chaussures.

Il s'accroupit pour lui caresser affectueusement la tête.

« Allez Toby, on rentre. Une longue route nous attend. Nous avons déjà perdu trop de temps. »

L'homme et son chien remontèrent alors la dune. Le second, loin devant, se retournait souvent pour attendre son maître, qui n'avancait pas bien vite.

Le vent effaça les traces de leurs pas. Leurs silhouettes devinrent de moins en moins visibles au fur et à mesure qu'ils progressaient pour rejoindre le sommet.

Puis elles se dérochèrent au regard pour disparaître complètement lorsqu'ils dévalèrent la pente abrupte avant de s'enfoncer dans la forêt.

CONTIS

Mercredi 11 septembre 1996

15 heures

Giovanni composa avec minutie le numéro que Maylis avait noté sur la lettre. Il avait chaussé ses lunettes pour ne pas se tromper. Il se regarda dans le miroir. Il se trouva un air intelligent. À ses pieds, allongé sur le carrelage, les oreilles dressées, son chien l'observait. À l'attitude de son maître, il comprenait que ce jour n'était pas un jour comme les autres.

Il eut aussitôt envie de raccrocher. Le combiné resta suspendu en l'air un court instant.

Pure folie. Que lui arrivait-il ? Cette lettre n'était qu'un ramassis de sornettes invraisemblables.

Naïf, stupide et toujours rêveur.

Les années passées ne l'avaient pas bonifié.

C'était même pire. Et assez préoccupant.

Après plusieurs sonneries, on décrocha enfin le téléphone. Un long silence s'installa. À l'autre bout du fil, une simple respiration. Comme si son interlocuteur attendait qu'il parle en premier.

Quelques secondes, qui lui semblèrent durer une éternité, puis enfin, une voix rauque :

« Allo, oui. Jean Casaubon à l'appareil.

— Bonjour. Je suis Giovanni Fontana.

— À la bonne heure. J'attendais votre appel. Maylis m'avait prévenu que vous alliez me contacter. Vous avez reçu la lettre quand ?

— Ce matin.

— Bien. Elle ne s'est pas trompée. Elle était sûre que vous vous manifesteriez. Vous partez aujourd'hui ?

— Oui. Je ne vais pas tarder à prendre la route. J'arriverai en début de soirée. Je pensais m'arrêter à Navarrenx et y passer la nuit. Trouver une chambre d'hôtel ne doit pas être compliqué. Je vous promets que je serai à Gurs demain matin. À 8 heures.

— Très bien, je prévient Maylis.

Je vous aurais bien proposé de vous loger chez moi mais rien n'est prêt. Je n'ai pris aucune disposition pour vous recevoir. Je ne savais pas si vous débarqueriez à l'improviste ou pas. Et puis surtout, ce n'est pas la peine non plus d'attirer l'attention. Ici, c'est un petit village.

— Ne vous inquiétez pas. Je me débrouillerai. J'ai l'habitude.

— À Préchacq-Josbaig, un de mes cousins tient une pension. Il pourrait vous dépanner si besoin. Il n'a pas grand monde en ce moment. Je peux lui passer un coup de fil.

— Merci mais ce n'est pas la peine.

Maylis a écrit que vous habitiez près du camp.

— Le camp ? Vous savez, il n'en reste plus grand-chose. Enfin. Pour répondre à votre question, ma maison est juste derrière le cimetière. Après la voie ferrée. À gauche. Le mieux pour vous en partant de Navarrenx et de prendre la direction d'Oloron-Sainte-Marie. Quand

vous verrez le panneau “Camp de Gurs”, tournez tout de suite à droite. Garez-vous devant le mémorial puis empruntez à pied la route qui va vers le bourg. Sur deux cents mètres. La façade de ma maison est rouge. Impossible de vous tromper. Nous vous y attendrons.

— Merci pour vos explications.

Mais vous savez, même si de nombreuses choses ont changé, même si les lieux, j’imagine, ne sont plus tout à fait les mêmes, le camp, je l’aurais retrouvé sans problème. Certaines choses ne s’oublient jamais.

— Je m’en doute.

— À demain.

— À demain, monsieur Fontana. Soyez prudent et discret. »

Ses affaires furent vite prêtes.

Giovanni tira avec difficulté la valise qu’il avait rangée sous son lit. Une valise comme on n’en voyait plus aujourd’hui, soigneusement tressée, en osier, avec des ferures solidement fixées. Il ne s’en était jamais séparé. Elle lui avait été offerte par un de ses frères d’armes, quand ils étaient enfermés au camp de Gurs.

Rino, abattu contre un mur par la Milice française, pendant la guerre. À même pas trente ans. Parce qu’il défendait la liberté, il avait offert sa vie pour elle.

Il chassa du plat de la main la poussière qui s’y était amoncelée. Il en défit les sangles pour y jeter à l’intérieur un pantalon, deux chemises à manches longues, des sous-vêtements de rechange et sa trousse de toilette. Il rajouta un col roulé noir et un gilet marron en maille écossaise torsadé. Quand il partait, il aimait porter des vêtements dans lesquels il se sentait bien. Avant de refermer la valise, il y glissa une petite couverture en laine grossière, blanche

avec des rayures grises. Elle lui avait été donnée par un tirailleur sénégalais. À Saint-Cyprien, quand les Français les laissaient crever de faim et de froid, sur la plage. Le seul geste d'humanité qu'il avait reçu, c'était ce pauvre type – que l'on avait arraché à son pays natal, à son village, là-bas, en Afrique – qui le lui avait manifesté.

Foutus souvenirs.

Il demeura un long moment devant le mur blanc sur lequel il avait accroché, avec des punaises rouillées, quelques cartes postales. La plupart étaient des clichés des villes dans lesquelles il avait habité : Pau, Toulouse, Albi, Lourdes, Auch, Mont-de-Marsan... Les couleurs avaient passé au soleil, sur certaines on ne reconnaissait même plus les lieux. Mais il ne s'était jamais résolu à les enlever.

Sa vie, au final, n'avait toujours été qu'une éternelle fuite en avant, entrecoupée de moments de répit. Toujours de courte durée. Il déménageait parce que son travail le lui imposait mais aussi parce qu'il refusait de se fixer.

Pourtant, ici, à Contis, pour la première fois, il se plaisait.

Il avait enfin trouvé un havre de paix pour attendre sereinement la fin.

En partir serait un crève-cœur. Il avait ses repères, ses habitudes.

Tout quitter. Tout recommencer. Encore une fois. À son âge, il n'en avait plus la force, ni l'envie. Même pour Maylis.

L'amour exigeait-il toujours le sacrifice et l'abandon ?

Mais peut-être tirait-il des conclusions hâtives sur des événements à venir dont l'issue était incertaine. Comment pouvait-il savoir qu'il ne reviendrait jamais ici ? À trop l'anticiper, on ruine durablement l'avenir. Il n'était

pas condamné à revivre sans cesse le passé. Rien n'était jamais écrit à l'avance. Tout pouvait vous échapper très vite. Oui, pourquoi ne pas revenir vivre à Contis avec *elle* ? Rien n'était impossible. Surtout les rêves les plus insensés.

Giovanni attrapa une chaise. Il la rapprocha de l'armoire en pin massif, seul meuble de valeur qu'il possédait. Il grimpa dessus, la tête lui tourna soudainement et il manqua de tomber. Il inspira et expira, soufflant lentement durant plusieurs minutes pour retrouver son calme.

Il fouilla à l'aveuglette dans le carton qu'il avait posé derrière la corniche. Pour gagner du temps, il jetait par terre ce qu'il trouvait. Des livres, des papiers, des prospectus.

Un sourire triste se dessina à la commissure de ses lèvres.

Les carnets Moleskine étaient bien là.

Depuis que sa mémoire lui jouait des tours, c'était le dernier lien qui le rattachait à cette période de sa vie, la plus belle et la plus terrible. Il n'en regrettait pas la moindre seconde. S'il avait l'opportunité de tout recommencer, de devoir à nouveau prendre cette décision qui avait déterminé sa ligne de vie, alors oui, il repartirait en Espagne se battre pour la république et, à travers elle, pour la liberté des peuples. Idem pour son engagement dans la Résistance. Lui, au moins, il pouvait toujours se regarder dans une glace. Il n'avait rien à se reprocher.

Tobby, toujours silencieux, observait la scène. Giovanni descendit prudemment puis se dirigea vers son lit. Il s'assit sur le rebord en soupirant. Il ne se souvenait pas quand il avait parcouru ces carnets pour la dernière fois. Une dizaine d'années peut-être. Guère plus. Il avait toujours eu peur de redécouvrir leur contenu. Un jour, il avait eu

l'idée insensée de les brûler : un feu purificateur pour détruire des souvenirs que les mots avaient voulu figer sur du papier. Juste avant de verser l'essence, il avait changé d'avis.

Il dénoua la corde grossière dont il s'était servi pour les ficeler.

Il se décida enfin à ouvrir le premier carnet.

À l'intérieur, soigneusement plié, son foulard rouge.

Il le portait en Espagne, au sein de la brigade Garibaldi ; il l'avait au camp de Gurs puis quand il avait rejoint le maquis ; il était noué autour de son cou quand il était revenu en Italie.

Il ferma les yeux, se refusant toujours à relire.

Pourquoi avait-il eu cette idée insensée ?

Était-il vraiment utile de se replonger dans ce passé ?

Après quelques minutes, ses yeux s'ouvrirent pour rencontrer à nouveau son écriture, les mots flous, tracés dans l'urgence, dans une baraque, au milieu de ce camp dans lequel les Français les avaient enfermés, en avril 1939, lui et ses camarades des Brigades internationales.

Là-bas, à Gurs.

Où il s'apprêtait à refoutre les pieds. Après toutes ces années. Sans avoir la moindre idée de ce qui l'y attendait. Alors qu'il s'était juré de ne plus jamais y revenir.

Il haussa les épaules et se mit à rire.

Il n'avait rien à perdre après tout : il avait déjà tout perdu.

Pourquoi, en permanence, se poser des questions ?

Il déposa les carnets dans la valise avec une infinie précaution. Son bien le plus précieux. Avec le foulard rouge. Il ne s'imaginait pas partir sans eux.

Il les donnerait à Maylis pour qu'elle les lise.
Même si elle connaissait déjà toute l'histoire.
Oui, Maylis s'en débrouillerait bien d'une façon ou
d'une autre.
Quand tout serait fini.

CARNET I

GIOVANNI FONTANA
BRIGADE GARIBALDI
ILÔT G – BARAQUE N° 7
CAMP DE GURS

Mardi 16 mai³⁴ 1939

« Écris si tu ne veux pas devenir fou. »

C'est avec ces mots que mon ami Virgilio m'a offert deux carnets Moleskine peu de temps après notre arrivée.

J'utilise le premier et j'ai rangé le second dans mon barda que j'ai casé, comme je le pouvais, dans le petit espace qui m'a été alloué.

À soixante dans une baraque, la place manque. Pas de favoritisme. Nous sommes tous logés à la même enseigne.

Mais, au moins, nous avons un toit et, même si les conditions de notre internement ne sont pas idéales, elles seront toujours « moins pires » que celles que nous avons connues jusqu'à présent.

Nous sommes dans un tel état d'épuisement que ce qui nous importe est avant tout de nous reposer. Loin de la guerre et de ses horreurs, de la terre engorgée de sang, des morts que nous avons laissés derrière nous. Sans pouvoir toujours leur offrir une sépulture décente.

« Les mêmes qu'utilisait Hemingway. Tu te souviens de cet écrivain américain qui nous accompagnait sur le front, à Madrid ? Le grand gaillard avec des lunettes. Il n'avait jamais peur de rien. Avant la bataille de Teruel, il avait versé quarante mille dollars à l'armée républicaine pour l'aider à acheter du matériel sanitaire. Nous étions toujours en train de lui conseiller de se baisser avant qu'il ne prenne une balle en pleine tête. Nous avons l'impression qu'il défiait la mort en permanence. »

J'acquiesce. Même si je n'ai gardé qu'un vague souvenir de ce type. J'étais trop occupé à rester en vie au milieu de la folie et de la fureur. Sauver ma peau me suffisait déjà assez sans avoir en plus besoin de me préoccuper de celle des autres. Les journalistes et les photographes, en prenant des risques inconsidérés, nous en ont fait courir à de nombreuses reprises. Je ne m'étais pas engagé pour être figurant et, le sourire aux lèvres, prendre la pose entre deux assauts. « Ils doivent témoigner », me rabâchait-on quand je me mettais en colère après eux. D'accord. Je n'ai jamais remis en cause leur engagement et leur courage. Mais, en fin de compte, toutes ces photos, ces reportages, ces films même que tournait le Parti, ils n'auront servi à rien. Franco a gagné et le pire est à venir. L'Espagne aura été un bon terrain d'entraînement pour Hitler et Mussolini qui ont pu perfectionner leur art de la guerre. En toute impunité. Et dans l'indifférence.

Désenchanté et désabusé. Cela me passera. Un jour. Peut-être. Sûrement.

Mais pas tout de suite.

J'ignore comment Virgilio a pu se procurer ces calepins. Les avait-il avec lui ? Les a-t-il trouvés ou échangés ? Je lui ai posé la question mais il s'est contenté de sourire, a haussé les épaules après avoir levé les yeux au ciel.

Car depuis qu'on nous trimballe de-ci de-là, mes camarades et moi, nous les anciens de la brigade Garibaldi, nous ne possédons plus grand-chose.

Nous portons les mêmes vêtements depuis que nous avons quitté Saint-Cyprien. À force de les laver, ils sont élimés et usés jusqu'à la corde. Nous n'avons aucun linge de rechange alors nous restons torse nu le temps qu'ils sèchent. Certains ont des livres, d'autres des journaux, d'aucuns des canifs même. Gabriele possède une guitare et Fabrizio ne se sépare jamais de son harmonica. Mais, pour la majeure partie d'entre nous, nous n'avons rien à marchander. À part la misère qui nous colle à la peau et nos rêves avortés que nous ne parvenons pas à oublier. « Nous avons perdu non pas la guerre mais une bataille importante. Le combat va se poursuivre. Nous resterons ici juste le temps de reprendre des forces. » Ce discours rabâché en permanence par les plus optimistes d'entre nous me fatigue.

Alors, où Virgilio les a-t-il dégotés, ces foutus carnets, et en si peu de temps ? ça reste un mystère.

Cette énigme me permet de penser à autre chose, de me vider l'esprit, d'oublier tout ce que j'ai vu, enduré et accompli. Pas toujours glorieux. Le genre de souvenirs sur lesquels on ne s'épanche pas. Et dire qu'avant de partir en Espagne, je n'avais encore tué personne. On ne s'y habitue jamais. Ceux qui prétendent le contraire sont des menteurs. Pour justifier ses actes, on se défend comme on peut, arguant que, pour sauver sa peau, on n'a pas toujours le choix si l'on

veut survivre. Eux ou vous. Pas trop difficile à comprendre. Après les premiers corps-à-corps avec les *regulares* et les nationalistes, je me lavais les mains en permanence, pour me débarrasser de leur sang.

Depuis que la guerre d'Espagne s'est achevée, nous encombrons les Français.

Ils ont ouvert leurs frontières et nous avons déferlé avec les dizaines de milliers de réfugiés qui fuyaient Franco et sa meute de tueurs. Caser une armée en déroute devenait urgent pour apaiser l'affolement et la vindicte populaire. Loin des yeux, loin de la colère.

Ils nous ont parqués là.

À Gurs.

Ils nous martèlent tous les jours qu'ils nous tolèrent et que « cela est déjà cher payer », comme l'a insinué un officier. Il nous détaillait d'un air hautain, après que nous avions franchi la barrière rouge, à l'entrée du camp. Elle n'était pas à peine abaissée que les vexations commençaient. Surtout ne pas y répondre. Ne pas céder à leurs provocations. Ils n'attendent que ça.

Ils voudraient se débarrasser de nous. Définitivement. Mais ils n'ont pas encore trouvé une solution satisfaisante au problème de taille que nous leur posons.

En attendant, ils nous ont foutus là.

À Gurs.

Nous ne pouvons plus rentrer dans nos pays respectifs. Nous savons ce qui nous y attend. Au mieux la prison. Mais plus vraisemblablement douze balles dans le buffet ou la corde pour ne pas gaspiller de coûteuses munitions.

Indésirables et parasites.

De toute façon, si l'on me l'ordonnait, je refuserais de retourner en Italie. J'ai fui la dictature que cette ordure de

Mussolini a mise en place. Je ne foulerai jamais plus le sol du pays où je suis né tant que les fascistes le dirigeront et opprimeront mon peuple. J'y reviendrai quand ceux qui ont dépossédé mon pays de sa liberté l'auront déserté. Ou seront crevés. Cette condition a ma préférence. Je ne veux pas me montrer pessimiste mais ce n'est pas pour demain. La route est encore longue.

Gurs.

Un camp parmi tant d'autres. Dans l'urgence, ils en ont construit des dizaines et des dizaines dans tout le pays. Mais celui de Gurs est l'un des plus grands.

Je ne plains pas les Français.

Ils payent comptant l'attitude éhontée qu'ils ont eue, en ne voulant pas se mêler du conflit terrible qui se déroulait aux portes de leur pays, juste de l'autre côté des Pyrénées. Comme si il ne les concernait pas. Une tache morale indélébile. Ils ont refusé d'aider la République espagnole quand elle appelait au secours. Leur gouvernement est un ramassis de lâches et de pleutres qui a agi guidé par des alliances fragiles comme des fétus de paille virevoltant au milieu d'une tornade. Les volontaires français que j'ai côtoyés, le contingent le plus important au sein des Brigades, étaient les premiers à ne plus rien y comprendre. Où était passé leur Front populaire ?

Aujourd'hui les politicards serrent les fesses. La guerre approche et ils ne pourront pas l'éviter. Les diplomates ont beau multiplier les rencontres inutiles pour entretenir un infime espoir, ils n'y pourront rien changer. Trop tard. Tout va s'embraser.

El fracaso : l'échec. Le désastre.

Les premières flammes d'un gigantesque brasier impossible à éteindre se propagent à une vitesse inouïe.

La paix a du plomb dans l'aile. À force de vouloir la préserver pour que la grande tuerie de 14-18 ne se répète pas, ils ont laissé se préparer un conflit qui sera encore plus terrible. Car il s'est nourri de rancœurs, de frustrations, de soif de vengeance, de haine et de folie meurtrière. La Der des Ders, tu parles.

Je ronge mon frein, je montre profil bas et je me prépare à toutes les éventualités.

Je n'ai pas l'intention de croupir ici, dans tous les cas. Je ne me suis pas battu pour être enfermé comme un animal sauvage et dangereux.

Le jour même où, mon paquetage sur l'épaule, j'ai remonté l'allée centrale pour rejoindre l'îlot où ils avaient décidé de nous enfermer, j'ai su que je ne m'y éterniserais pas. Mais entre la théorie et la pratique, le fossé est parfois infranchissable. Oui, il est bien trop tôt pour tenter quoi que ce soit pour l'instant. La nervosité ambiante qui règne ici m'oblige à me montrer prudent. Ne pas se faire remarquer pour ne pas éveiller la méfiance. Se fondre dans la masse pour être oublié. Observer d'abord et puis ensuite, seulement le moment venu, aviser.

À en croire les rumeurs, le camp n'est pas forcément très bien gardé. Si s'en évader ne doit pas être impossible, où aller ensuite, sans connaître personne, sans papiers, sans but précis, sera plus compliqué. La perspective d'errer dans des lieux inconnus, pour être repris aussitôt, est dissuasive et décourageante.

Le Parti a déjà dû organiser des réseaux et des filières pour nous extraire d'ici et nous mettre à l'abri. Ils ne nous ont pas laissés tomber. Des camarades se tiennent prêts à nous secourir. Un nom revient dans les conversations nourries d'espoir : un certain François Mazou, un ancien

PATRICK FORT

Le foulard rouge

« J'aurai tout perdu quand tu m'auras oubliée.
Nous aurons tout perdu quand on nous aura oubliés.
Ne les laissons pas nous voler notre mémoire. »

Giovanni Fontana vit retiré du monde, dans les Landes, au bord de la mer. Il a vécu l'errance et l'exil, la guerre d'Espagne et l'engagement dans la Résistance. Cinquante ans plus tard, une lettre soudaine le ramène à l'endroit où son destin a basculé, où il a trouvé puis perdu l'amour de sa vie. Giovanni Fontana doit retourner à Gurs, un paisible village du Béarn : Gurs et son gigantesque camp d'internement, ouvert de 1939 à 1946, puis rasé pour qu'il n'en subsiste plus la moindre trace. C'est ici que l'attend Maylis, la femme qui le hante.

Avec ce roman sur l'oubli impossible, le pardon et la rédemption, Patrick Fort lève le voile sur des événements mal connus et douloureux de notre histoire.

Après Le voyage à Wannsee, Patrick Fort publie aux Éditions Gallimard son deuxième roman.

nrf



Le foulard rouge
Patrick Fort

Cette édition électronique du livre
Le foulard rouge de Patrick Fort
a été réalisée le 30 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072855856 - Numéro d'édition : 355469).
Code Sodis : U28198 - ISBN : 9782072855863.
Numéro d'édition : 355470.